

Eftihia Mihelakis

Université de Brandon/ Université Panteion
mihelakise@brandonu.ca

 <https://orcid.org/0009-0009-4531-0719>

TROUBLER LE PROTOCOLE
DE DÉPUCELAGE : DÉSIR,
SUBJECTIVITÉ SEXUELLE
ET AUTISME DANS
*MON PÈRE M'A DONNÉ
UN MARI* DE EMMANUELLE
BAYAMACK-TAM

Troubling the Protocol of Virginity Loss: Queer Sexual Subjectivity in *Mon père m'a donné un mari* by Emmanuelle Bayamack-Tam

ABSTRACT

This paper investigates the under-examined play, *Mon père m'a donné un mari*, written by French author Emmanuelle Bayamack-Tam. The play centres around sixteen-year-old Alexandrine who is identified as Asperger and who masturbates in front of her parents. We argue that by focusing on an epistemic framework intersecting literary studies with *Mad/SickGirl Studies*, we can explain how Alexandrine's parents confine her in what we call a "heteronormative corset", a parentally-informed virginity loss protocol which is entwined with ableist and adult-centric stereotypes. We then address the unravelling of this protocol by insisting that at the core of Alexandrine's "sick/mad language" there is a queer sexual subjectivity that troubles this protocol of virginity loss as the single-most defining experience marking the end of girlhood.

KEYWORDS: mad/sick girl(s), queer sexual subjectivity, language, masturbation, Asperger (autism), heteronormativity, virginity loss

« Écrivaine de la transgression » (Hébert-Dolbec 2022), Emmanuelle Bayamack-Tam s'attelle depuis le début du XXI^e siècle à des personnages marginaux, ses pièces de théâtre, recueils de poésie et romans étant toujours peuplés par des êtres aux « psychopathologies multiples » (Stemberger 2017 : 193). En traversant les œuvres de l'autrice, nous voulons surtout souligner le fait que ces dernières sont truffées spécifiquement de personnages de filles transgressives vivant aux marges de la Cité (voire de la rectitude politique) avec des sexualités subversives qui remettent en question les idées reçues, de l'âgisme à la maternité, en passant par les compréhensions conventionnelles de la santé mentale. Dans le roman *Si tout n'a pas péri avec mon innocence* (2013a), Kimberley est née une première fois, mais décide de renaître une deuxième fois à neuf ans tout en refusant

de grandir à treize ans, car elle se demande à quoi bon grandir si cela équivaut à devenir cruelle comme ses parents. S'inventant des temporalités identitaires défiant les idées reçues du passage monolithique des cycles de vies, Kim(berley) pose un regard cinglant et cynique sur le monde cruel des adultes lesquels sont affairés à leur propre bien-être narcissique, si ce n'est pas au meurtre. La seule chose qui parvient à la libérer momentanément de son malheur c'est la poésie de Baudelaire ou les chansons de Patti Smith. Charonne est une « grosse (...) héroïne » de vingt ans qui s'engage à être mère porteuse d'un couple d'hommes homosexuels dans *Une fille du feu* (2008), mais comme Kim(berley), elle ne parvient pas à accomplir ses responsabilités de bonne fille et décide de les larguer à la dernière minute pour devenir bodybildeuse et exploratrice d'un corps en constante extase. Daniel/Marie-Line, une fille adoptée, en transition M2F dans *La princesse de*. (2010a) côtoie le monde nocturne en chantant à l'Arcadia, et le monde carcéral, en entretenant une correspondance avec un pénitencier nommé Armand, le tout pour éviter l'ennui du jour. En se dépliant au fil d'une constellation d'expériences qui repoussent les frontières de l'acceptabilité sociale (avec ses normes, incluant celle de la responsabilité éthique envers les autres), les œuvres de Bayamack-Tam privilégient des récits de personnes qui insistent à faire perdurer leurs désirs inlassables en ne mettant jamais à l'écart leur capacité à voir le monde qui les entoure d'un œil lucide. Ces filles, jeunes ou plus vieilles, toutes inclassable, vont à la recherche d'autres modes de vie que ceux assurant le confort d'une vie jugée saine et stable, parce que les idées reçues sur ce qui est considéré sain et stable, montrent-elles, ne sont qu'un écran de fumée auquel il faut se heurter afin d'éviter l'oblitération d'une subjectivité désirante. À la lumière des études queer de Judith Butler (2020 [1990]), José Esteban Muñoz (2021 [2009]) et Eve K. Sedgwick (1991 ; 1983) et au confluent des travaux de Michel Foucault (1975 ; 1966), nous privilégierons donc l'utilisation du terme « corset (hétéro)normatif » pour nommer ce fonctionnement affectant les (im)possibles devenirs genrés et sexuels du corps féminisé, plus que celui plus large de la biopolitique hétéronormative. Notre objectif est de cibler les corps marqués par le pouvoir, qu'il soit médical, parental, ou quelque part entre les deux en montrant qu'il opère spécifiquement en enserrant le corps pour mieux assurer la reproduction d'une ontologie féminine longtemps assignée au corps des jeunes filles.

Outre l'étude de Stemberger (2017) laquelle s'est bien attachée à mettre en relief les « psychopathologies multiples » présentes dans les romans chez Bayamack-Tam, il n'existe à ce jour aucune analyse exhaustive accordée à l'œuvre *Mon père m'a donné un mari* (2013b). Publiée sous forme de pièce de théâtre¹ et rarement mise en scène², ce texte est composé de quatre personnages : Alexandrine, une fille de seize ans identifiée comme une personne atteinte du syndrome d'Asperger³, les parents (nommés Père et Mère),

¹ Inscrite en études littéraires, notre méthode se veut attentive au texte sans jamais écarter le fait que toute pièce est créée pour être jouée. Nous alimenterons donc notre pensée de cette optique interprétative en parlant de ce que le texte donnerait à voir au spectateur ou au lectorat tout en privilégiant la méthode herméneutique issue des études littéraires.

² La pièce ne semble avoir été jouée qu'une seule fois lors d'un festival en France selon les propos de l'auteur, <https://www.telerama.fr/livre/lecrivaine-emmanuelle-bayamack-tam-priere-de-deranger,n5681774.php> (consulté le 15 novembre 2023).

³ Nous sommes conscientes des implications capacitistes qui existent en employant l'expression « atteint de », implications qui peuvent confirmer les biais neurotypiques. Cela dit, nous tenons à utiliser cette expression

divorcés depuis quelques années (Alexandrine demeure chez la Mère), et un jeune (nommé Garçon). L'œuvre en question fait autant écho à la chanson grivoise issue d'une époque française révolue (et surtout rurale) où les nouveaux maris vivaient dans une seule pièce, souvent la même que les parents de la fille. Le titre de la pièce de Bayamack-Tam résonne, par ailleurs, avec le *modus operandi* des comédies classiques. Dans le théâtre classique, il y a une intrigue dont la contrariété amoureuse entre un couple hétérosexuel ouvre nécessairement sur un dénouement hétéromatrimonial⁴. Dans la pièce ici étudiée, ce sont les parents qui prennent en main le destin sexuel de leur fille, mais il ne s'agit pas d'un mariage. Les parents veulent s'assurer qu'Alexandrine ait sa première relation « allosexuelle⁵ » avec un garçon, le plus rapidement possible. C'est qu'Alexandrine se masturbe compulsivement devant ses parents, et ce, jusqu'au sang sans qu'elle ne puisse atteindre la décharge orgasmique.

De fait, comme les autres filles dans les œuvres de Bayamack-Tam, Alexandrine est affligée, souffrante, perplexe : elle est en mesure de faire signe de ses états psychique et physique, avec une langue qui lui est sienne, mais elle est sous la tutelle de ses parents qui voudraient qu'elle devienne une femme. Dans la pièce, pour pallier ses comportements que Père et Mère jugent inacceptables, ils vont à la recherche de Garçon (un jeune homme proche en âge avec leur fille) dans la rue et, contre un échange pécuniaire (le montant duquel n'est jamais explicite), les deux partis (Parents et Garçon) s'entendent à ce que ce dernier procède au dépucelement de leur fille. Invités par leur fille à demeurer attentifs et à s'assurer du bon fonctionnement de la « première fois », les parents surveillent cette « première » relation hétérosexuelle. Nous posons donc la question suivante : De quelles façons Alexandrine arrive-t-elle à faire valoir son corps, ses plaisirs, ses savoirs – c'est-à-dire, sa subjectivité sexuelle, ainsi que sa voix, son consentement, ses désirs, soit la partie qui lui revient du contrat sexuel, lorsque ceux-ci sont systématiquement réifiés dans la relation de la fille avec ses parents et au sein d'un dispositif contractuel où ces derniers jouent le rôle de proxénètes capacitistes de leur fille autiste ? Pour tenter d'y répondre, il faudra d'abord procéder à une brève contextualisation des dernières avancées dans le champ des *Mad/Sad Girl Studies*. C'est précisément à partir de ce lieu autre qu'est la littérature et à partir de savoirs situés de la folie et de l'affect négatif (tristesse, désespoir, cynisme), pour le dire avec Donna Haraway (1988), que nous voudrions déplier notre pensée.

Bien qu'il soit très difficile d'évacuer une fois pour toutes les topiques conventionnelles de la fille (défloration hétérosexuelle, mariage hétéronormé, maternité conventionnelle) du discours ambiant, c'est en abordant cette figure sous l'angle des études queer⁶ (Brickman

puisqu'elle est présente tel quel dans *Mon père m'a donné un mari*. Enfin, nous partageons l'avis de certains spécialistes, comme celui émis par Esmé Weijun Wang, qui, dans son essai *The Collected Schizophrenias* (2019), met de l'avant la singularité de l'expérience des personnes vivant une maladie mentale. Cette singularité inclut une panoplie d'expériences et d'affects, dont ceux de la souffrance.

⁴ Nous pensons à titre d'exemple à la comédie-ballet *Le Mariage forcé* de Molière ou *Le Jeu de l'amour ou du hasard* de Marivaux.

⁵ Par « allosexualité » (Sedgwick 1991), nous entendons une relation sexuelle qui a lieu entre deux personnes ou plus, contrairement à une relation monosexuelle entre une personne et elle-même (comme dans le cas d'une relation autoérotique).

⁶ Je traduis : « In the intervening years, girls' studies has emerged as an increasingly acknowledged, influential, and diverse area of academic discourse, yet much of the scholarship remains distressingly unable (or unwilling) to dislodge girlhood from its (hetero)normative grounds. »

2019 : vii) qu'il est selon nous possible d'entrevoir des enjeux jusqu'alors peu abordés par d'autres champs d'études féministes, notamment les enjeux qui concernent le capacitisme (*ablelism*) et l'âgisme⁷ (Gonick 2006 : 122). Pour le dire avec les *Mad/SadGirl Studies*, un sous-champ des études queer et féministes, il faut aborder la déclinaison de la maladie et de la folie des personnes issues de la diversité de genre (sans pour autant s'en limiter à cette catégorie) au prisme d'une approche délibérément transdisciplinaire et transhistorique. Ainsi, pourrions-nous saisir comment « [l]'expérience intime se transforme en un matériau subjectif et empirique à partir duquel ces enjeux sont travaillés à la lisière des théories contemporaines, des discours médicaux et de la littérature⁸. » (Fournier 2018 : 644) Dans le cas ici étudié, nous lisons les *Mad/SadGirl Studies* comme un lieu de rencontre entre la théorie et la littérature. Ce lieu est une forme d'enquête au croisement entre l'histoire de la folie, la subjectivité et les protocoles de légitimation et d'institutionnalisation des savoirs sur les filles. Dans la pièce de Bayamack-Tam, ce matériau est travaillé à partir d'une optique où l'autisme, la masturbation, le contrat prostitutionnel et le consentement brouillent les pistes de compréhension de ce qui devrait constituer le rituel de la défloration hétéronormé et sain, car tout passe par une série de regards et d'histoires télescopées, des regards qui montrent les violences par leur inscription dans une expérience féminine adolescente et autiste qui se croise aux points de vue adultes (et médicaux).

Si Alexandrine a un corps pour ses parents, c'est seulement en autant que ce dernier n'est pas un corps réel. Alexandrine est l'objet d'un regard paternel (paternaliste, patriarcal même) stéréotypé, oscillant entre une image de beauté désirable pour les hommes (Bayamack-Tam 2013b : 23) et « un tableau » (Bayamack-Tam 2013b : 27), « une œuvre d'art » (Bayamack-Tam 2013b : 28). Alexandrine ressemble au corps utopique chez Foucault. Elle a « un corps (...) limpide, transparent, lumineux, vélocité, colossal dans sa puissance, infini dans sa durée, délié, invisible, protégé, toujours transfiguré. » (Foucault 1966 : 3) Alexandrine a un corps désirable, enviable, représentable, à la disposition du spectateur. Dans ce même texte, le philosophe parle ailleurs de la beauté du corps de la fille, toujours perçue dans sa fraîcheur et sa jeunesse. La beauté virginale de la fille, jeune, nourrit le pinceau de Seikichi, pinceau qui, dès qu'il atteint la chair, se transforme en aiguille. La beauté virginale de la fille est donc une beauté utopique, cette dernière cristallisant le mot et la chose d'un protocole au sein duquel son corps est le premier papier sur lequel l'homme dessine, écrit, et perforé pour mieux atteindre la caste des âmes éternelles. Dès le début de la pièce, l'image d'Alexandrine est cadrée et encadrée dans un réseau de significations qui passent par plusieurs systèmes de références, de l'histoire de l'art profane et sacré (de la Renaissance à la culture populaire) à la biologie juvénile en pleine métamorphose hormonale (surtout celle issue du XIX^e siècle). Elle a « un corps de nymphe de la Renaissance : (...) tout est dense, net, sans bavure, tout frémit sous la surface, tout bouillonne à l'intérieur. (...) et en même temps si la peau rayonne, c'est précisément d'endurer ces assauts, cette poussée des muscles et des tendons, cette vigueur

⁷ Je traduis : « the enduring centrality of a white, able-bodied, Western heteronormative girlhood continues to plague critical work on girls and girl cultures. Therefore, as the call for this issue suggested, it seeks to challenge such persistent normalizing by bringing the queer girl from the margins to the center of girls' studies. »

⁸ Je traduis : « Her experiences become a kind of subjective-empirical material through which to process these issues alongside the works of contemporary theory, literature, and medical texts. »

des organes, cette jeunesse du sang » (Bayamack-Tam 2013b : 32–33). Alexandrine est la parfaite représentation de la *daddy's girl* issue de la culture populaire occidentale : elle est à la fois Lolita et victime à protéger (Walkerdine 1997). Construite par le discours des « *-pater* » (le parent masculin, le paternalisme, le patriarcat), Alexandrine est d'emblée réifiée au sein d'un registre discursif où excès et innocence composent un corps monstrueux prêt à déborder, systématiquement donné à voir et toujours impossible à contenir. Cette idée reçue de la fille s'actualise et se réactualise dans le texte grâce à la mise en place d'un corset normatif qui engendre une panoplie de clivages.

Alexandrine vient de faire l'expérience de la ménarche (elle a eu ses premières règles) et pour sa Mère elle a un aussi un corps zoomorphique, celui d'un « bouvillon » (Bayamack-Tam 2013b : 32). Mais contrairement au Père, elle est un monstre parce qu'elle est un fardeau de soins. Puisque la Mère est la principale responsable et soignante d'une personne qui ne supporte pas la saleté et le désordre à la maison (Bayamack-Tam 2013b : 19), elle s'acharne à suivre une routine, un protocole ménager. La Mère constate ainsi, en parlant au Père, qu'elle doit :

[se] leve[r] à cinq heures du matin tous les jours pour nettoyer la cuisine de fond en comble, parce que s'il reste la moindre miette, la moindre tache, le moindre grain de poussière sur une plinthe, Alexandrine ne pourra pas manger et il faudra [qu'elles] prenne[nt] la voiture, qu'[elles] aill[ent] jusqu'au centre-ville, dans le seul café où elle accepte d'entrer et de se faire servir un petit déjeuner. (Bayamack-Tam 2013b : 18–19)

Réduite à des fonctions de ménagère et d'infirmière, la Mère considère que « [s]a vie a été bouffée par le protocole » (Bayamack-Tam 2013b : 19). Or c'est à travers ce protocole de soin qu'une vision similaire à celle du Père émerge de nouveau : leur fille autiste n'est qu'un corps, un corps qui en demande trop. Si la Mère ne veut pas « renonce[r] » (Bayamack-Tam 2013b : 35) à sa fille, elle a pourtant horreur quand cette dernière « [s]e donne en spectacle » (Bayamack-Tam 2013b : 37) (en chantant ou en se masturbant) devant elle ou devant son ex-époux. Ces clivages rendent possible le parachèvement d'un être excessif vers un statut acceptable, le tout grâce à la régulation, la surveillance et l'achat des services sexuels, tel un laboratoire expérimental de conversion identitaire.

Le corps d'Alexandrine est une bombe à retardement qui doit être surveillée et désamorcée, voilà une autre façon de dire que la défloration se joue dans le registre de la « cure érotique (...) : ce sont des actes qui se déploient dans une temporalité préventive et correctrice » (Mihelakis 2017 : 31, 33), celle de la rapidité dans l'optique de corriger « le corps de la fille [perçu] comme un corps pathologique » (Bayamack-Tam 2013b : 35). Ainsi, les parents comparent-ils ensemble leur fille à Rosemary Kennedy, fille du président des États-Unis John F. Kennedy, « qui s'est fait lobotomisée parce qu'elle était nymphomane » (Bayamack-Tam 2013b : 12). Non seulement ce terme est féminisé, puisqu'on « ne dit pas d'un homme qu'il est nymphomane » (Bayamack-Tam 2013b : 12), il est question d'un corps réduit à son sexe pathologique, image anatomique monstrueuse qui appelle à un corsetage hétérosexiste. Bien que la nymphomanie n'existe plus, ni dans les textes de lois, ni dans les manuels gynécologiques et psychiatriques, ce discours du « trop » est pourtant réélabore aux XX^e et XXI^e siècles pour inclure les autres « handicaps » de notre époque que l'on accole aux corps jugés excessifs. Comme le rappelle Groneman, « certains types

de comportement étiquetés ‘nymphomanie’ aujourd’hui seraient associés à la psychose, comme la masturbation incessante et incontrôlée et la présentation publique des organes génitaux » (1994 : 341). La nymphomanie est le nom pour dire et étiqueter cet excès sexuel que représente la masturbation et le discours du « trop », « trop de désir et trop de masturbation » (Bayamack-Tam 2013b : 340). La Mère dit : « À la Maison-Blanche, ils ont lobotomisé la leur. Qu’allons-nous faire de la nôtre ? » (Bayamack-Tam 2013b : 9) Elle poursuit, « J’aimerais que notre fille évite le drame » (Bayamack-Tam 2013b : 17). Or la difficulté de s’auto-surveiller n’est jamais donnée à voir sur scène : cela figure dans le discours parental (en mode indirect libre) et dans l’après-coup. La Mère suit un protocole de nettoyage sinon Alexandrine fera une crise, mais on ne voit jamais la crise sur scène. La Mère nourrit Alexandrine selon une diète particulière, sinon Alexandrine ne mangera pas, mais on ne voit jamais Alexandrine manger sur scène. Bayamack-Tam expose ici l’image reprise, répétée, recrachée, galvaudée dans laquelle la puberté et la virginité vont de pair avec un passage dans les eaux troubles de la folie sexuelle féminisée. Il s’agit ainsi de penser à l’attribution des parents du terme « nymphomane » pour parler de leur fille Asperger comme un réel dispositif de corset hétérosexuel. Ce dernier enserme l’adolescente dans un registre langagier réifié (on parle d’elle comme d’une altérité radicale, celle d’un être qui ne peut parler en son propre nom) et matériel (la maison) dont le passage à la maturation sexuelle et sociale doit se faire au plus vite. Les parents désirent se décharger de leur fille en assurant que son canal vaginal subisse une pénétration par un pénis, c’est-à-dire à travers l’effacement d’un devenir inclassable qui serait jugé trop dangereux.

Pour Eve Kosofsky Sedgwick (1991), qui s’intéresse spécifiquement à la figure de la fille masturbatrice chez Jane Austen, la phobie de la masturbation est intimement liée aux protocoles de surveillance (et de punition) instaurés à l’époque moderne dans les espaces intimes et publics afin de dévaloriser, voire effacer, toute expérience sexuelle de soi envers soi (Bennet et Rosario II 1995). Si l’ipséité et l’altérité narrative, comme l’a montré Paul Ricœur (2004), sont loin d’être dissociées du rapport que le moi entretient avec le soi, la masturbation, surtout lorsqu’elle perdure au moment où l’adolescence tire vers sa fin, évoque dans le texte de Bayamack-Tam un retour du refoulé discursif, une forme de monstruosité, un statut inclassable à évacuer du cadre social, puisqu’elle fait appel à une « sexualité homoérotique qui n’est pas encore tout à fait cristallisée dans une identité sexuelle qui soit bien définie⁹ » (Sedgwick 1991 : 826). En donnant à entendre ce parallèle entre Alexandrine et Rosemary Kennedy, une personne qui a subi une procédure chirurgicale appartenant à une biopolitique punitive du corps féminisé, le texte ramène au monde contemporain un protocole qui a longtemps été pratiqué dans une série de « thérapies de modifications du comportement, traitement par électrochocs et castration thérapeutique à des fins eugénistes » (Preciado 2010 : 244).

Alexandrine lance un appel urgent. Or ce n’est pas un appel pour être sauvée de ses parents : « Maman, [dit-elle], il faut aller très vite, maintenant, parce que je commence à entendre des chansons. Je pense que j’en ai encore pour une heure, pas plus, à être dans un état normal. » (Bayamack-Tam 2013b : 110) Alexandrine désire que ses parents assistent en tant que témoins à l’acte de dépuclage que ces derniers ont organisé à des

⁹ Je traduis : « (...) homoerotic matrix not yet crystallized in terms of “sexual identity” ».

fins normalisatrices. Le langage d'Alexandrine s'inscrit dans un lieu entre le cri possible (appel à l'aide) et impossible (pas de décharge orgasmique), la parole et le chant. Alexandrine est en train de se masturber devant ses parents alors que la chanson « What's My Name » de Rihanna joue en arrière-plan ou l'on peut lire à quelques reprises qu'elle est en train de murmurer ou de chanter la chanson en dansant (avec une chorégraphie improvisée). Par le biais des paroles et mouvements somatiques qui proviennent de son propre corps, Alexandrine se profile par une forme queer de ventriloquie dubitative. Comment s'appelle-t-elle exactement ? Quel nom attirer à une personne comme elle ? Plus qu'une étude de cas, Alexandrine rend possible un type de soin interdépendant et insolvable dans le cadre normatif ambiant. Même si ce dernier n'est pas nécessairement viable dans la Cité, ce dernier « peut aussi susciter du plaisir¹⁰ » (Feldman 2021 : 25), le plaisir ambivalent, suspect, inclassable, celui de se dire et en se disant autrement qu'avec un langage logocentrique afin de faire advenir quelque chose qui échoue à faire évacuer la puissance du corset discursif tout en affirmant la souveraineté éphémère qui naviguent dans les eaux troubles de la subjectivité mono-sexuelle. Elle demande à ses parents de lui montrer comment se masturber « correctement » afin qu'elle puisse atteindre l'orgasme (impossible). Et elle dit à la fin de la pièce : « Moi. Moi, je l'ai dit : et il me semble que j'ai parlé pour la première fois. (...) Tu m'as élevée parce que tu avais le sens des responsabilités, et comme je n'en suis pas complètement dépourvue de mon côté, je te décharge du soin de ma personne : après ma défloration, vous n'aurez plus à vous soucier de moi. » (Bayamack-Tam 2013b : 169) À cette notion d'une défloration qui offrirait la possibilité d'un accès à une autre forme de naissance, Alexandrine clôt la pièce en faisant de sa parole, et non de son sexe, le lieu de la première fois.

Car Alexandrine, dans sa souffrance et son plaisir autoérotique contre-paroxystique, est partout regardée (même si elle reste dans la maison). Elle est consciente de la façon dont elle est réifiée dans le regard de l'Autre et pourtant elle exprime ses désirs et sa volonté. Au Père, elle demande : « Je veux que papa me montre » (Bayamack-Tam 2013b : 40) comment se toucher, et à ses deux parents, elle exprime son désir de voir l'érection d'un garçon de son âge : « je veux voir celui d'un garçon » (Bayamack-Tam 2013b : 43), dit-elle. Cette voix et ce corps s'unissent et communiquent un désir subjectif au prisme du regard altéré. Par où commence ce désir de pénétration ? Où se situe l'autorisation d'un plein consentement mutuel et non mitigé de la première relation hétérosexuelle quand le Garçon dit oui aux Parents, Alexandrine dit oui aux Parents, mais Alexandrine ne dit jamais oui au Garçon alors qu'elle n'exprime jamais un refus même incertain lors de la « première » relation sexuelle avec le Garçon ? La voix d'Alexandrine circule dans un circuit fermé et prostitutionnel, mais l'on pourrait aussi qualifier cette dernière de langage de la folie (pour faire écho à ce que d'autres critiques ont dit des œuvres de Bayamack-Tam) dans l'optique des études queer. Ce faisant, elle produit une singularité sexuelle qui est négativement et positivement informée par l'ascendance paternaliste. Il y a dans les passages ci-dessus répétition du verbe « vouloir » à la première personne du singulier. N'est-ce pas là le signe par excellence de ce qui contresigne une compréhension du consentement

¹⁰ Je traduis : « For these sick girls, the qualities that make the hysteric pathological – her love of ambivalence and excess – can open up other possibilities for care and interdependence that make life not just possible, but pleasurable ».

mutuel ? Car comment comprendre un type de consentement qui ait des limites claires et généralisables, quand Alexandrine n'a jamais eu de jeunesse pour elle-même ? « Elle n'a jamais été capable de se faire une idée d'[elle]-même en [se] regardant dans le miroir. [Elle] n'[a] même jamais été totalement certaine de [s]'y voir » (Bayamack-Tam 2013b : 53). Cela dit, ce langage d'une impossible possession de soi, d'une négativité identitaire, fait intervenir le lectorat (voire les spectateurs et spectatrices) non initiés à une expérience au sein de laquelle l'adolescente « ne voit pas les même choses que [n]ous », mais [elle] ne voi[t] pas toujours [la même chose parce] qu'elle [elle] ne sai[t] pas à quel reflet [se] fier », celui que lui projettent ses parents, mais aussi celui issu de son propre corps en relation fluide avec les chansons populaires qu'elle entend à la radio alors qu'elle est enfermée chez ses parents. Ainsi, une analyse du travail sur la langue de la fille autiste dans ce texte montre une réelle poétique queer de ce que les *Mad/SadGirl Studies* ont nommé le langage de l'amour, mais que nous souhaitons davantage nommer « un langage de l'amour de soi » pour insister sur ce qui cristallise à nos yeux la juxtaposition de l'autisme et de l'autoérotisme, cristallisation s'il en est une de deux notions de l'-auto, du soi à soi.

Alexandrine, contrairement à sa Mère et à son Père, lesquels portent des noms génériques et déssubjectivisés, est la seule qui porte un prénom qui lui est propre et qui n'est pas générique. Elle n'a d'ailleurs pas de nom de famille, signalant ainsi une dés-appartenance, voire une désaffiliation à une généalogie paternelle ou familiale. Son prénom résonne plutôt avec une généalogie littéraire et théorique : avec la métrique de l'alexandrin, laquelle est utilisée dans le théâtre classique au XVI^e siècle pour les dialogues et les paroles du chœur. L'alexandrin représente la langue rythmée, parlée. C'en est paradoxal de choisir un prénom qui symbolise la parole et la musicalité alors que l'autisme est souvent connu sous la bannière du non-verbal. Or comme le notent Dorocq (2017) et Ouellet (2011), une autre forme d'harmonie résonne dans la relation entre musique et ceux qui vivent dans le spectre autiste. Puisque les mesures mêmes de la métrique alexandrine se retrouvent dans la langue parlée, cette dernière étant « perçue comme la stylisation et la systématisation d'un phénomène métrique présent naturellement en langue » (Denoyer 2019 : 112), le rapport entre Alexandrine et l'oralité est constitutif d'une forme langagière subversive. Ainsi, il faut retenir l'importance de cette voix et de ce corps qui s'incarnent dans une pratique autre que conventionnelle. Ces derniers prennent certainement forme dans « un langage de l'amour » (Ahmed 2006 : 90). Comme le rappelle Lauren Fournier, le lien entre la temporalité queer et l'émergence de la subjectivité sexuelle est explicitement établie dans un lieu autre et en dépliant le récit de soi sur sa maladie, sa souffrance¹¹ (2018 : 648). Or ce langage de l'amour mono-sexuel désire la naissance de soi à soi tout en se frottant à une métrique discursive majoritaire (celle du langage adultocentré et capacitiste) à partir de laquelle toute aspiration à la reproduction d'un futur queer (sexuel et identitaire en l'occurrence) s'estompe parce que ce qui compte pour Alexandrine c'est la possibilité de se donner à soi.

Ainsi, nous avons compris la scène de la défloration comme une scène allo-participative grâce à l'instauration d'une forme de parloirs entre Alexandrine (avec le Garçon) et ses parents. Nous pourrions même dire que cet espace est doublement (dé)voilé surtout si nous

¹¹ Je traduis : « Queer feminist affect theory creates a context in which contemporary feminist writers and artists can unpack their own experiences of illness (...) ».

considérons que cette pièce est conçue pour la scène. C'est d'ailleurs par l'omniprésence de l'imagerie du voile et du dévoilement, partition, jeux de regards, révélations escamotées par le paternalisme adulte-centré et capacitiste, que la pièce parvient à exposer aux lectrices/teurs, aux spectateurs/trices possibles ou impossibles, la construction d'une subjectivité sexuelle troublée et troublante, jamais libérée entièrement de l'emprise du corset (hétéro) normatif. Bayamack-Tam a façonné un personnage qui sollicite tout un éventail de désirs qui échappent continuellement au sens, qui débordent de tout cadre, qui agissent telle une folie. Comme le dit Johanna Hedva, la femme malade a longtemps été une femme traumatisée, non-désirée, troublée, en d'autres termes, dysfonctionnelle ; elle a un corps handicapé ; elle est queer, trans, neuroatypique ; son histoire est celle de la pathologie, de l'hospitalisation, de l'institutionnalisation, de l'invisibilité. La femme malade a longtemps dû être prise en charge par une autorité hiérarchique considérée supérieure, plus compétente, plus apte¹² (2016). Tenter de revenir à ces récits troubles dans le cadre de cet article, c'est pour nous une façon de participer à un champ qui tend l'oreille – à travers une écoute pas tout à fait droite – des performances des filles malades. Il y aurait tout un florilège à (re)côtoyer et cette analyse n'a rien d'une fin réconciliatrice. Elle ouvre à d'autres textes à lire et relire. Car sous le signe de ces filles malades/tristes, il faut inclure toutes celles, jeunes ou plus vieilles, qui expriment des « formes ambivalentes du désir » (Feldman 2021 : 4).

Je tiens à remercier Tessa Nunn de sa lecture attentive de mon texte dans le cadre de l'aide à l'édition offerte par l'association Women in French. Je tiens également à remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada dont l'appui sous forme de subvention de développement Savoir (#430-2022-00525) a rendu possible l'écriture de cet article. Enfin, j'aimerais offrir mes sincères remerciements à Edwin Hill (University of Southern California) et Lucille Toth (The Ohio State University), grâce à qui j'ai pu présenter une version antérieure de cet article lors de la séance « Performance(s) et résistance(s) : la révolte en mouvement » au Colloque des études françaises et francophones du XX^e et XXI^e siècles, qui a eu lieu le 14 avril 2018, à Brown University, aux États-Unis.

BIBLIOGRAPHIE

- AHMED Sara, 2006, *Queer Phenomenology*, Durham : Duke University Press.
- BAYAMACK-TAM Emmanuelle, 2008, *Une fille du feu*, Paris : P.O.L.
- BAYAMACK-TAM Emmanuelle, 2010a, *La Princesse de.*, Paris : P.O.L.
- BAYAMACK-TAM Emmanuelle, 2010b, « Je voulais parler de la prison et de la transsexualité », *Libération*, 26 mai, disponible sur : https://www.liberation.fr/livres/2010/05/26/je-voulais-parler-de-la-prison-et-de-la-transsexualite_654513 (consulté le 1er septembre 2023).
- BAYAMACK-TAM Emmanuelle, 2013a, *Si tout n'a pas péri avec mon innocence*, Paris : P.O.L.

¹² Je traduis et paraphrase le propos : « The Sick Woman is all of the “dysfunctional,” “dangerous” and “in danger,” “badly behaved,” “crazy,” “incurable,” “traumatized,” “disordered,” “diseased,” “chronic,” “uninsurable,” “wretched,” “undesirable” and altogether “dysfunctional” bodies belonging to women, people of color, poor, ill, neuro-atypical, differently abled, queer, trans, and genderfluid people, who have been historically pathologized, hospitalized, institutionalized, brutalized, rendered “unmanageable,” and therefore made culturally illegitimate and politically invisible ».

- BAYAMACK-TAM Emmanuelle, 2013b, *Mon père m'a donné un mari*, Paris : P.O.L.
- BAYAMACK-TAM Emmanuelle, 2015, *Je viens*, Paris : P.O.L.
- BENNETT Paula, ROSARIO II Vernon A., 1995, *Solitary Pleasures : The Historical, Literary, and Artistic Discourses of Autoeroticism*, New York – Londres : Routledge.
- BUTLER Judith, 2020 [1990], *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Éric Fassin, Paris : La Découverte.
- BRICKMAN Barbara Jane, 2019, « Queering Girlhood », *Girlhood Studies*, 12, 1, vi–xv.
- DENOYER Brice, 2019, « L'héritage de la métrique antique dans l'alexandrin français au XVII^e siècle », *Anabases. Traditions et Réceptions de l'Antiquité*, 29, 106–120.
- DOROCQ Françoise, 2017, *Autisme et musique : un duo harmonieux*, Paris : L'Harmattan.
- ELLIOTT Sinikka, 2012, *Not My Kid : What Parents Believe About the Sex Lives of Their Teenagers*, New York : New York University Press.
- FAWCETT Barbara, 2000, *Feminist Perspectives on Disability*, Édimbourg : Pearson Education Limited.
- FELDMAN Margeaux, 2021, *Touch Me, I'm Sick : Hysterical Intimacies | Sick Theories*, thèse de doctorat, Département d'études anglaises, Université de Toronto, disponible sur : <https://www.proquest.com/docview/2556413373?pq-origsite=gscholar&fromopenview=true> (consulté le 15 novembre 2023).
- FOUCAULT Michel, 1966, « Le corps utopique », *Conférence radiophonique sur France-Culture*, disponible sur : <https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2017/05/8-Foucault-corps-utopique.pdf> (consulté le 15 novembre 2023).
- FOUCAULT Michel, 1975, *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard.
- FOUCAULT Michel, 1976, *La Volonté de savoir*, Paris : Gallimard.
- FOURNIER Lauren, 2018, « Sick women, sad girls, and selfie theory : Autotheory as contemporary feminist practice », *ab Autobiography Studies*, 33, 3, 643–662.
- GONICK Marnina, 2006, « Sugar and spice and something more than nice? Queer girls and transformations of social exclusion », (in :) *Girlhood : Redefining the Limits*, Yasmin Jiwani, Candis Steenbergen, Claudia Mitchell (éds.), Montréal : Black Rose Books, 122–137.
- GRONEMAN Carol, 1994, « Nymphomania : The historical construction of female sexuality », *Signs*, 19, 2, 337–367.
- HARAWAY Donna, 1988, « Situated knowledges : The science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, 14, 3, 575–599.
- HÉBERT-DOLBEC Anne-Frédérique, 2022, « Emmanuelle Bayamck-Tam, transgenre littéraire », *Le Devoir*, 26 novembre, disponible sur : <http://www.ledevoir.com/lire/772330/emmanuelle-bayamack-tam-transgenre-litteraire> (consulté le 20 novembre 2023).
- HEDVA Johanna, 2016, « Sick woman theory », *Mask Magazine*, 19 janvier, disponible sur : www.mask-magazine.com/not-again/struggle/sick-woman-theory (consulté le 1 décembre 2022).
- MIHELAKIS Eftihia, 2017, *La Virginité en question, ou les jeunes filles sans âge*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- MUÑOZ José Esteban, 2021 [2009], *Cruiser l'utopie – l'après et l'ailleurs de l'advenir queer*, trad. Élisabeth Lebovici, Paris : Les Presses du réel.
- OUELLET Antoine, 2011, *Musique et autisme : vivre et composer avec le syndrome d'Asperger*, Montréal : Triptyque.
- PRECIADO Paul B., 2010, « Biopolitique à l'ère du capitalisme pharmacopornographique », *Chimères*, 74, 241–257.
- PRIMERANO Adrien, 2018, « Accompagner les pratiques masturbatoires des adolescent.e.s dans des institutions pour personnes dites autistes: gestion du collectif, crainte de l'intime », *Genre, sexualité & société*, 19, disponible sur : <http://journals.openedition.org/gss/4160> (consulté le 12 septembre 2023).
- RAMBEAUD Frédéric, 2006, « Le corps entre utopie et hétérotopie », *Logos 25 : corpo e contemporaneidade*, 13, 35–43.
- RICŒUR Paul, 2004, *Parcours de la reconnaissance*, Paris : Stock.

- RIZZO Lisa, 2023, *Les Identités flottantes ultracontemporaines au sein des œuvres « Je viens » (2015) et « Arcadie » (2018) d'Emmanuelle Bayamack-Tam*, mémoire de Master, Université catholique de Louvain : Faculté de philosophie, arts et lettres.
- ROCCHI Jean-Paul, 2003, « Hétérosexisme », (in :) *Dictionnaire des cultures gaies et lesbiennes*, Didier Éribon (éd.), Paris : Larousse : 243–244.
- SAXTON Ruth O., 1998, *The Girl : Constructions of the Girl in Contemporary Fiction*, New York, Palgrave Macmillan.
- SEDGWICK Eve Kosofsky, 1983, *Queer and Now*, série « Tendencies », Michèle Aina Barale, Jonathan Goldberg, Michael Moon (éds.), New York : Duke University Press, 1–20.
- SEDGWICK Eve Kosofsky, 1991, « Jane Austen and the Masturbating », *Critical Inquiry*, 17, 4, 818–837.
- STEMBERGER Martina, 2017, « Discours errants, sujets égarés : (trans)fiction de la folie chez Emmanuelle Bayamack-Tam », *Çédille : Revista de estudios franceses*, 7, 193–227.
- WALKERDINE Valerie, 1997, *Daddy's Girl : Young Girls and Popular Culture*, Cambridge : Harvard University Press.
- WANG Esmé Weijun, 2019, *The Collected Schizoprenias : Essays*, Minnesota : Graywolf Press.